

La Saint Barthélemy

Introduction :

Nos disciplines sont souvent vécues comme trop abstraites et trop encyclopédiques. L'observation de nombreuses leçons (fiches ; accumulation de notions, de dates, de lieux...) conduit à infléchir notre façon d'enseigner l'histoire et la géographie.

La réflexion porte aujourd'hui essentiellement sur trois axes, même si il y en a bien d'autres notamment sur la question des gestes professionnels, des langages, du lien entre l'oral et l'écrit etc.

La question du sens :

Il y a le sens didactique attribué à un objet d'étude par le professeur en tenant compte à la fois de la recherche scientifique et des IO des programmes. Le sens n'est pas la problématique mais l'orientation d'un sujet. Il est l'expression d'un choix qui va ensuite déterminer des problématiques didactiques. Un exemple : la Révolution française. Si j'envisage d'aborder la Révolution française sous l'angle non pas d'une histoire politique traditionnelle, donc chronologique, mais par la revisitation de celle-ci par l'histoire culturelle, je vais insister sur la rupture dans les imaginaires, de l'identité royale : le mythe du droit divin s'effondre.

Il y a le sens pédagogique, car c'est le sujet, ici l'élève qui construit le sens. C'est au professeur à anticiper le gouffre éventuel entre le premier et le second pour élaborer un projet qui puisse motiver l'élève et le conduire à la découverte du sens didactique.

Il n'y a donc pas de leçon, en histoire ou géographie, sans réflexion sur le sens, ce qui conduit à renverser l'élaboration d'une séance. Je ne vais pas empiler des savoirs sur telle ou telle question, mais me poser la question simple : qu'est-ce qui me paraît pertinent pour des élèves de cet âge, en fonction de l'élaboration du programme, de la classe, de l'école...qu'ils retiennent. Cette réflexion, qui nécessite souvent du recul sur la période ou l'espace étudié, conduit à rejeter l'encyclopédisme.

Pour qu'il y ait sens, il faut qu'il y ait un enjeu, une intrigue, une argumentation.

La question de l'étude de cas :

Pour éviter d'empiler des connaissances et d'être dans une trop grande conceptualisation on peut utiliser ce que l'on appelle l'étude de cas. Entrer dans le singulier pour comprendre un phénomène plus global est bien connu des historiens. Duby en son temps l'a démontré avec le *Dimanche de Bouvines*, ou *Guillaume le Maréchal*. Il s'agit de centrer son attention sur une famille, un événement, un homme, un espace particulier etc...pour faire comprendre des phénomènes plus larges donc plus complexes. La place de la Comédie à Montpellier peut nous permettre de mieux saisir l'influence de l'haussmanisation sur la restructuration des villes. Pourquoi ne pas partir de la création de la gare à Montpellier pour étudier la RI ? Pourquoi ne pas étudier la place du Peyrou pour évoquer l'absolutisme ? Pourquoi ne pas partir de la Pompadour et de son fameux portrait pour parler des Lumières ?

La question du récit :

Il est désormais essentiel de retrouver le bonheur de raconter des histoires (en géographie aussi) aux élèves et de faire raconter. L'histoire dit Paul Veyne est un roman, mais un roman vrai. Sans se lancer, nous enseignant, sur une réflexion épistémologique (confère H White, P

Ricœur) sur l'écriture de l'histoire, le récit permet de faire vivre les objets étudiés. Il n'est pas difficile à mettre en œuvre et peut être objet de formation pour faire comprendre aux collègues quelle est la rhétorique du récit. Les enfants aiment les histoires. Racontant aux enfants des histoires pour qu'il puisse aimer **l'Histoire**.

L'étude de la Saint Barthélemy s'inscrit dans le cadre de cette réflexion :

Il ne s'agit pas de revenir à une histoire politique événementielle qui perdrait très vite les élèves. Mais bien de faire comprendre par l'étude d'un événement précis, ici violent, la Saint Barthélemy, l'univers mental des hommes du XVIe siècle.

Nous sommes bien dans le cadre du sujet : l'autre un ennemi.

Mais la révisation de cet événement par la recherche historique, notamment par Joël Cornette et Denis Crouzet, en introduisant d'autres axes de recherches comme l'histoire des imaginaires, l'histoire de la paix et l'histoire de la violence.

Ces historiens aujourd'hui regardent la renaissance aussi comme un temps de peur et de violence.

On se place dans le cadre de la fin du programme de 5^e . Renaissance, Humanisme, Réformes et la France au XVIe siècle.

La problématique de « l'autre, un ennemi » convient tout à fait à cet événement.

Et elle est bien liée à des imaginaires notamment dans la façon de tuer l'autre ici les protestants.

On pourrait élargir la problématique ou le propos à d'autres thèmes d'étude comme l'émergence du sentiment national avec la Guerre de cent ans...

Prendre l'exemple aussi de la captivité de Roi François 1^{er} /Charles Quint après la défaite de Pavie. L'idée d'honneur.

J'ai le souvenir de deux chevaliers de France venant trouver le Roi Charles Quint pour se plaindre qu'il ne venait plus leur faire la guerre. Il les reçoit, les comble de présents et leur promet de revenir faire la guerre....

On peut aussi se limiter à l'étude des michelades à Nîmes en 1567.

La Saint Barthélemy :

Récit :

Depuis 1562 trois guerres de religion ont déjà eu lieu (printemps à printemps 1562-1563 ; sept 1567-mars 1568 ; été 1568-été 1570). Chacune est sanctionnée par des victoires du camp catholique mais des traités plutôt favorable aux protestants.

L'édit de Saint-Germain en 1570 mécontente les catholiques.

La tension est donc assez vive.

Un événement étranger vient l'accroître : la relance de la révolte des huguenots des Pays-Bas contre Philippe II.

A Paris, dans les milieux de la Cour, deux positions antagonistes se font face sur la question de l'aide éventuelle à apporter aux insurgés. Gaspard de Coligny souhaite une intervention.

Catherine de Médicis et surtout les Guise sont hostiles à toute intervention, lutter contre Philippe II signifiait engager la France dans le camp protestant et s'attirer l'hostilité du Pape. Pour tenter de souder la paix, Catherine de Médicis organise un mariage entre sa fille, Marguerite de Valois, et Henri de Bourbon, le fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret.

Le mariage est célébré le 18 août 1572 à Paris.

Le 22 août, au matin, un attentat est perpétré contre l'amiral de Coligny, certainement par un fidèle des Guise, Catherine de Médicis, n'ayant certainement pas de responsabilité en cette affaire. Un coup d'arquebuse blesse légèrement l'amiral.

Cet événement déchaîne les passions.

L'attentat provoque l'inquiétude des protestants.

Mais aussi la crainte de la famille royale. Le bruit d'une conjuration huguenote enfle.

L'atmosphère était déjà très tendue : fortes chaleurs, cherté du pain renforcée par la venue de nombreuses personnes du fait du mariage, sermons violents anti-protestants dans les églises dénonçant l'accouplement exécrable entre Marguerite de Valois et Henri de Navarre, des pamphlets annonçant la colère de Dieu, des bruits et des rumeurs disant que le roi lui-même voulait devenir huguenot. Tout cela surchauffe les esprits. Paris est en état d'émeute dès le 23. La décision du massacre des grands chefs protestants est prise en Conseil sous la pression semble-t-il des Guise et pas seulement sous la seule autorité du Roi Charles IX ou de Catherine.

Dans la nuit du 23 au 24 août la décision est mise en application.

Mais ce que n'avaient pas prévu les ordonnateurs du massacre politique c'est qu'une autre Saint Barthélemy verrait le jour, beaucoup plus violente. Tous les contemporains ont témoigné de la « fureur incroyable » de cette événement, qui semblait ne pas pouvoir être contrôlé.

Après avoir entendu le son du tocsin, à l'aube du 24, la rumeur se répand que le roi avait permis d'égorger les huguenots. De nombreux témoignages ont rapporté l'acharnement particulier sur les corps : dénudés, traînés dans la boue par des enfants, décapités, éventrés, émasculés. Le traitement infligé au corps de l'amiral de Coligny est particulièrement significatif : il s'agit d'un véritable massacre purificateur. Traîné par les rues d'un carrefour à l'autre, il est châtré et décapité, puis brûlé. Ses restes sont exhibés à la foule. Seins de femmes arrachés, page de bible mises dans la bouche de cadavres huguenots, sexe des hommes arrachés et enfoncés dans leur bouche, visages défigurés pour rendre manifeste la « laideur » intérieure et diabolique : la violence extrême des catholiques a pour but de détruire, dans l'apparence extérieure des huguenots, l'image même du péché et du Diable, de réaliser, en quelque sorte, sur la terre, ici et maintenant, le Jugement dernier.

L'ex-prévôt des marchands, Claude Marcel qui venait d'être remplacé, guisard convaincu, ne fut pas étranger à ce « dérapage », et la milice bourgeoise forte de 5000 hommes ne fit rien pour calmer les ardeurs. Les assassins zélés ne se recrutèrent pas seulement dans la « populace » mais aussi dans les rangs de la bonne bourgeoisie parisienne.

Le mardi 26 août, devant le Parlement de Paris, lors d'un solennel lit de justice le Roi décide d'endosser la responsabilité de l'événement.

Notons que des massacres eurent lieu aussi en Province : Orléans, le 26, Meaux, Bourges, Saumur, Angers, Lyon le 31 etc...

On compte entre 5000 et 10000 morts.

L'événement est suivi d'une vague de reconversions, et marque un reflux du protestantisme.

Ce que nous apprend la Saint Barthélemy :

L'historiographie s'est longtemps focalisée sur le seul problème des responsabilités : qui donna l'ordre du massacre ? Catherine de Médicis, Charles IX, les Guise ? Des études récentes permettent au contraire de mettre en avant ce qui fut en jeu dans le ou les massacres. Denis Crouzet insiste sur une dimension plus générale : l'angoisse du châtement divin. Dans le ciel et sur la terre apparaissent des signes qui disent l'imminence du jugement. Voici le temps des guerriers de Dieu : d'une violence d'abord intérieure surgit la force conquérante d'un prophétisme panique qui ordonne la mise à mort des hérétiques. S'opposant à la violence désacralisatrice des huguenots (rappelons cet incident : le 1^{er} juin 1528, des inconnus lacèrent de coups de couteaux et décapitent une statue de la Vierge à l'enfant dans une église parisienne. Le scandale est immense. Le roi, dit-on, en pleure pendant deux jours durant), la violence mystique des catholiques culmine en août 1572. N'oublions pas qu'un mouvement iconoclaste a parcouru tout le XVI^e siècle : bris de statues, profanation des hosties, destruction des images). La Ligue marquera l'ultime retour de l'angoisse prophétique, force agissante d'un long XVI^e siècle, qui vise à unir le peuple au Christ de la Passion. Avec la Saint Barthélemy se brise le rêve de concorde, une des dernières utopies de la Renaissance. Pour Charles IX et Catherine de Médicis il s'agissait de réunir les catholiques et les protestants dans une œuvre magique de paix. Mais face à l'attentat dirigé contre Coligny, Catherine, prise entre deux factions violemment opposées, se résigne à un acte préventif. Mais cet acte est suivi d'une toute autre tragédie que Charles IX dut assumer. Pour Denis Crouzet, la Saint Barthélemy fut paradoxalement, le crime d'amour d'une monarchie humaniste, le crime d'un rêve d'harmonie universelle. Elle fut comme la chronique d'un rêve perdu de la Renaissance.

« La Saint Barthélemy est une grande geste mystique, qui prend sa source dans une hallucination collective de la présence de Dieu : une présence qui se détecte dans la croix que les violents portent rituellement, en eux, dans le cadavre de l'Amiral miraculeusement frappé, et surtout dans ce qui est le seul vrai point d'origine de la grande déferlante massacrate, l'aubépine qui refleurit au petit matin ». En effet à l'aube du 24 août, on vit fleurir dans le cimetière des Saints-Innocents une aubépine qui n'avait pas fleuri depuis 4 ans. Les aubépines étant considéré comme une image de la couronne du Christ. Christ était donc parmi eux.

La Saint Barthélemy s'inscrit dans un contexte d'une immense angoisse qui traverse toute la Renaissance pour reprendre un titre de Denis Crouzet dans la revue *L'Histoire*. Une profonde angoisse, une attente de la fin du monde, d'où le goût pour les prophéties et la prospérité de l'astrologie dans un climat d'inquiétude générale surtout chez les catholiques, car avec Calvin la foi des protestants est apaisée.

Pour Joël Cornette au delà de cet imaginaire la Saint Barthélemy est aussi le moment de l'affaiblissement du pouvoir royal. Il donnait force et vie à la théorie de la résistance contre l'Etat. Une résistance qui pouvait aller jusqu'au régicide. Dans le camp protestant les monarchomaques énonçaient la légitimité du renversement du mauvais roi.

En 1573, paraissait la *Franco-Gallia*, de François Hotman. L'auteur rappelait la situation de la Gaule, divisée en cités aristocratiques ou monarchiques. A cette époque, tous les ans, se tenait une diète générale pour l'ensemble du pays, et à cette occasion, tous les chefs locaux étaient choisis par le peuple assemblé. Le monarque était désigné par acclamation.

En 1575, dans du *Droit des magistrats*, Théodore de Bèze, successeur de Calvin, développe l'idée que le peuple crée le souverain. Donc les sujets peuvent se rebeller contre leur prince.

Du Plessis Mornay et Hubert Languet en 1579 écrivent *Le Vindiciae contra Tyrannos*.

Les ligueurs aussi s'emparèrent de ces théories régicides.

On voit donc comment la Saint Barthélemy éclaire le siècle de la Renaissance et donne à voir les imaginaires des hommes de ce temps. Elle illustre comment l'autre peut devenir un ennemi dans un contexte de peur collective du salut.

L'autre c'est celui qui a une autre conception du salut, du dogme, de la Révélation. L'Eglise catholique considère qu'elle véhicule une vérité absolue. Dès lors, la question de l'interprétation des écritures est cruciale. Il y va du monopole de l'Eglise comme seule médiatrice entre le monde d'ici-bas et le monde de l'au-delà, du salut de chacun mais aussi de la communauté toute entière. C'est cette vérité absolue que remet en cause radicalement la réforme. Alors on ne se bat pas pour un chef ou un prince mais bien pour le salut de son âme et pour la survie du groupe.

A cela il faut ajouter la dimension politique de ces conflits. Une entité nouvelle s'est progressivement mis en place : l'Etat moderne. On se bat donc désormais aussi pour façonner l'Etat à son image. C'est ce que les différents traités montrent.

Enfin, pour reprendre les thèses de Denis Crouzet la Saint Barthélemy permet de revisiter la problématique de la Renaissance en France. Pas seulement qu'elle fut aussi un temps d'angoisse mais en remettant en cause son concept même pour la France. Il propose plutôt de parler d'un mince verni plaqué sur une profonde situation collective d'inquiétude. Il existe pour lui un écart qui s'accroît entre une cour pétrie d'humanisme, et d'autre part des populations qui vivent dans l'inquiétude et donc dans la quête d'un Dieu exclusif les appelant de part et d'autre à combattre. Dès les années 1520, des images de violence ont surgi, acquérant de plus en plus de puissance au fur et à mesure des années qui passent. Il existe bien un humanisme royal de François 1^{er} à Henri III, y compris donc dans l'entourage de Catherine de Médicis (Michel de L'Hospital qui partage un imaginaire de concorde), mais une partie de ces humanistes se range du côté des massacreurs, comme Ronsard qui annonce vers 1562 que mes faux prophètes seront châtiés. Après la Saint Barthélemy, un nommé Jean Touchard écrit à son ami Jacques Amyot, grand traducteur en français de Plutarque, qu'enfin la vie va pouvoir reprendre après l'extermination des malfaisants. C'est pour cela qu'il est difficile de dissocier l'humanisme de la violence pour Denis Crouzet.